

Nous sommes à la rizière à quatre heures et demie. Il fait trop noir, impossible de travailler. Nous faisons un grand feu en attendant le lever du jour, puis, dès que le soleil apparaît, nous commençons notre labeur. Après nous avoir montré comment aller plus vite, nos chefs retournent à la cabane. Elles en sortent de temps en temps pour voir si tout se passe bien. En fait, plutôt pour nous bousculer ou nous insulter. Elles ne nous aident jamais, elles ont toujours autre chose à faire avec l'Angkar révolutionnaire*. À vrai dire, elles ne font rien. Pour nous, les misérables de la terre, c'est le travail forcé tous les jours. Depuis des mois, des années, sans arrêt... Jusqu'à quand comme ça ? Autour de moi, les énergies commencent à faiblir. Il est près de midi, je lâche ma faucille et me laisse tomber sur le sol, les yeux mi-clos tournés vers le ciel bleu. Je suis morte de fatigue. Trois coups de sifflet résonnent dans mes oreilles. « Allez, camarade, plus vite que ça ? Ne traînez pas ou j'appelle les camarades soldats. Vous m'entendez ? Dépêchez-vous un peu ! »

*Angkar : Organisation supérieure khmère rouge. Elle représente sous le régime de Pol Pot l'organisation suprême et la loi absolue. Elle reste synonyme de terreur pour tous les Cambodgiens. L'Angkar est un mythe car personne n'a jamais vu si elle avait une représentation concrète autre que l'administration Khmère rouge qui avait divisé le peuple en bons et mauvais éléments. Le peuple « ancien » comprenait les paysans des zones contrôlées autrefois par la guérilla Khmère rouge (sous le régime de Lon Nol, 1970-1975) et les militants, tandis que le peuple dit « nouveau » regroupait tous les exilés – les quatre millions de citoyens expulsés des villes. Ce peuple « nouveau » qui n'avait pas fait la guerre de libération fut le plus persécuté. Mis au travail forcé dans les rizières ou construisant des digues ou des barrages dans des zones fortement impaludées. C'est dans ses rangs que l'on compte des centaines de milliers de morts de 1975 à 1979.

Au revoir... Au revoir les amies... Au revoir Arunnie, Somnéang, Sombo... Je vous reverrai dans trois jours...

Je me dépêche pour monter sur le tracteur. Maman me passe mon petit frère, puis aide Kim à monter. Je m'installe derrière en faisant un signe à Arunnie et à tous ceux qui restent. Arunnie me sourit, mais elle a les yeux humides. Le conducteur passe une vitesse, le tracteur avance lentement. Arunnie pleure de plus en plus, évitant de hurler pour ne pas déranger les autres. J'ai la gorge serrée, je pleure aussi. Qui peut savoir si un jour, nous nous reverrons ? J'aperçois alors Mynéa qui revient du travail, le pantalon déchiré, le visage triste. Elle arrive à la dernière minute. Je me mets debout et j'agite les mains en criant : Mynéa ! Mynéa !

Le tracteur s'éloigne, inexorablement.

Pourquoi au-je tant pleuré en quittant ce lieu que j'ai toujours détesté ? peut-être parce qu'au fond de moi se cache un amour pour ce village, pour sa beauté et sa richesse. Les légumes comme les liserons d'eau poussent tout seuls et grâce à cette bonne terre, nous pouvons récolter plus de trois tonnes de riz par hectare, trois fois par an. Même si Angkar nous prive de ce riz qui pousse grâce à notre travail, nous avons tous les jours quelque chose d'autre à nous mettre dans l'estomac. L'eau est abondante en toutes saisons. Au fond de son cœur, ce village conserve depuis sa création un paradis sans limite. Tout peut pousser et tout peut vivre sur cette terre. Aujourd'hui, ce village est victime

Les gens n'ont plus qu'un seul objectif: quitter ces lieux, partir pour l'Ouest, jusqu'en Thaïlande...

Monsieur Siem nous aide à mettre les gros sacs dans le camion. Les gens se bousculent dans tous les sens. Ils s'enquellent comme des bêtes sauvages parce qu'ils ont peur que le camion parte sans eux. Après Sam, j'aide Kim à monter à son tour, mais le camion est bondé. Le conducteur donne un coup d'accélérateur et le camion part. Kim tombe par terre, maman la ramasse. Sam hurle dans le camion, elle réclame maman... moi, je cours après le camion en criant: «Arrêtez! Arrêtez! Attendez-nous! S'il vous plaît!»

J'essaie même de monter pour rejoindre Sam qui hurle encore et encore de plus en plus fort, mais en vain. Le chauffeur n'entend rien. Il ne fait qu'accélérer. Et dans cette nuit de larmes, le camion a tout emporté avec lui, nos affaires et notre chère petite Sam. Notre cœur est vide, nos yeux pleurent. Quatre ou cinq familles ont manqué ce camion. Nous nous sommes rassemblés. Une femme est là avec ses cinq enfants; le plus âgé n'a que six ans! ils pleurent tous autour d'elle. Heureusement, son mari est là. Il est notre seul espoir. C'est un soldat Khmer rouge, mais c'est avant tout un homme simple. Il est en permission et il est armé. Nous restons autour de lui, car nous avons peur. Il discute avec les autres femmes pour trouver une solution et suggère de rester là jusqu'à ce que le jour se lève... Une voiture viendra peut-être à notre secours.

Un dimanche matin

Comme tous les jours, je me lève à l'aube. Aujourd'hui, comme dimanche dernier, je me promène seule au milieu du camp en regardant le soleil se lever. Mon but est toujours le même : faire le tour de l'hôpital de MSF, rester un moment dans le hall ou en face du puits, en attendant que les Français se réveillent. Je passerai la matinée avec eux... Même s'ils ne veulent pas de moi.

Il est neuf heures quand je vois deux infirmières sortir du hall avec un interprète. Elles me font signe, l'une d'elles me demande : «*Que fais-tu à cette heure-ci au milieu du camp ?*

—Oh ! rien, je me promène.

—Veux-tu travailler avec nous ? me traduit l'interprète.

—Oh oui ! C'est super ! Quand est-ce que je peux commencer ?

—Demain matin à neuf heures. »

Je rentre chez moi en courant, je suis folle de joie. J'annonce à mes parents que j'arrête l'école, que je commence à travailler avec Médecins Sans Frontières demain à neuf heures. Maman est contente. Au moins, je rapporterai quelque chose à la maison. Papa ne dit rien. Il n'écoute même pas ce que je lui raconte...